

16^e Y 2
164153

OLIVIER BONNEFOND

LA FRAIRIE DE TRESSIGNAC

ROMAN



ÉDITIONS BIÈRE

LA FRAIRIE
DE TRESSIGNAC

16^o 42
16453

DL . 14 10 1955 . 12839

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

LA FRAIRIE
DE TRESSIGNAC

Olivier BONNEFOND

LA FRAIRIE DE TRESSIGNAC

Roman



ÉDITIONS BIÈRE

18 à 22, rue du Peugue
BORDEAUX

13, rue de Buci, 13
PARIS (VI^e)

CHATELAIN

LA FRAIRIE
DE TRESSIGNAC

roman



ÉDITIONS SERR

10, rue de la Harpe - 75001 Paris
Téléphone : 01 42 33 93 93

Dix ans après, j'écris ce livre sur un maquis où il ne s'est presque rien passé, en dehors du sacrifice final !

Ses personnages sont fictifs et ils ne correspondent à aucun être ayant réellement existé à l'époque.

Leurs gestes ont été situés néanmoins dans cette région de la Dordogne où, de 1942 à 1945, tant de jeunes hommes ont volontairement et réellement, dans des circonstances analogues à celles que j'ai créées, fait le sacrifice de leur vie, pour que redevint libre ce petit coin du pays qu'ils aimaient.

C'étaient mes amis, je les connaissais bien.

Héritiers des vieilles traditions gasco-périgourdines, grands conteurs d'histoires et ne pouvant s'empêcher de mélanger la blague aux actions les plus sérieuses, ils ont poussé dans les circonstances exceptionnelles de l'occupation leur tempérament jusqu'à l'extrême et sont allés jusqu'au sublime.

Je dédie pieusement à la mémoire de ces morts d'il y a dix ans, camarades avec qui je n'ai pas eu l'honneur de combattre directement, ce roman écrit sous des noms d'emprunts.

Jè suis sûr, en effet, que leur modestie, égale à leur courage, se serait offusquée de ce qu'il fût parlé directement et ostensiblement d'eux, qui, le rire aux lèvres, ont couru bien souvent à la mort comme on va à la frairie.

O. B.

Ce pauvre capitaine Lastouillac était mort, la veille, d'une broncho-pneumonie, comme un quelconque civil, et on l'enterra précisément vers la fin de l'après-midi de ce jour d'été, qui est désormais si profondément marqué dans ma mémoire.

Il avait contracté ce mal qui l'emporta rapidement, tout bonnement en prenant le frais devant sa porte, comme on fait chez nous à la fin des chaudes journées, au retour de sa vigne, qu'il était allé sulfater jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Lastouillac, bien que militaire de carrière, arrivé par le rang, n'avait jamais fait la guerre !

Il s'était engagé à dix-huit ans, aussitôt après l'armistice de 1918 et, malgré qu'il fût fils de paysan, avec son seul certificat d'études pour bagages, il était arrivé à entrer et à sortir de Saint-Maixent, après avoir suivi tous les pelotons.

Presque tous ceux de sa promotion étaient allés en Syrie où au Maroc se battre contre les Druses ou contre les Chleuhs. Il fut désigné deux fois pour là-bas, mais une vilaine sciatique le premier coup et une typhoïde le second l'empêchèrent de partir à temps...

Lorsque commença la drôle de guerre de 39, celle qui surprit tant d'autres militaires de métier, il se trouvait à Bordeaux. On l'y laissa, car il fallait quand même bien des capitaines partout, à l'arrière comme à l'avant.

Après la débâcle, si vite arrivée, les événements le crachèrent comme ça, naturellement, à la naphthaline, et il revint occuper la maison de ses vieux, dont ils avaient

disparu, et cultiver la vigne qu'ils lui avaient laissée. Guerrier sans gloire, capitaine en retraite forcée, il mourut donc dans le vieux lit bateau en châtaignier où il était né quarante-cinq ans plus tôt.

La population suivit ses obsèques au grand complet. Ce pauvre Lastouillac faisait quand même figure d'un personnage dans un village comme le nôtre, en Périgord, où n'abondent pas les capitaines en retraite.

L'événement permettait aussi, il faut bien dire, de promener dans les rues, en cette époque d'occupation, bien qu'il fût sur un cercueil, un drapeau français, et il y avait derrière le capitaine, bien raide dans sa caisse, au dernier garde à vous, et l'étamine bleu, blanc, rouge, une grande foule.

Au contraire des enterrements de campagne où l'on parle en général très fort derrière la caisse, dès qu'on a quitté la maison mortuaire, et de tout, sauf du pauvre mort, les gens étaient, ce jour-là, silencieux.

On entendait même, scandés par les crissements des roues ferrées du corbillard, les bruyants sanglots de la femme à Mouline, la Moulinarde, comme on l'appelait, qui se faisait, depuis des années, un point d'honneur de suivre les enterrements, tous les enterrements, juste derrière la famille, en pleurant très fort et en se lamentant à haute voix, qu'elle connût de plus ou moins près, ou de plus ou moins loin, la personne que l'on menait à sa dernière demeure.

*

**

Quand le cortège arriva au niveau de la place du Marché, que borde la rue principale du village en direction de l'église et du cimetière, tout le monde fut surpris de constater la présence d'une toute petite baraque de forain, au milieu de ce vaste espace libre, minuscule et comme écrasée par la grande halle en arcades de pierres brunes, qui date,

paraît-il, de l'époque des Anglais, au moment de la guerre de Cent ans.

C'était une minuscule baladeuse avec ses deux brancards, ses deux roues légères caoutchoutées de gris et recouverte, d'une bâche d'un marron pisseux.

Tout le monde, y compris la Moulinarde, qui interrompit ses bruyants sanglots de pleureuse quasi officielle, réalisa que nous devions être à la veille de la date de la frairie, fête votive annuelle du village.

Depuis la guerre, évidemment, plus de frairies. Plus de manèges, ni de tirs qui étaient malheureusement remplacés par un autre genre de casse-pipes, plus de « vire-vires » comme on appelle ici les loteries foraines, à cause de roues entravées par des lames métalliques souples, qui chantent comme des cigales aux mouvements du disque, quand on les fait tourner pour essayer de gagner le bon numéro du kilog de sucre, de la tasse à café ou du gros bocal de bonbons multicolores tout collés dedans, surmonté d'un couvercle en bulbe d'oignon de verre tarabiscoté, qui rappelle les dômes du Kremlin, comme on les voit sur les images du Petit Larousse illustré.

Derrière la baladeuse, trônait Tortillon.

Tortillon, figure du pays, soixante-quatorze ans au moins, ne reconnaissait pas l'armistice de 40, tout au moins en ce qui concernait les fêtes foraines. Il ne voulait pas en démordre et, tout seul, partout, dans les villages de la région, s'entêtait à suivre, comme autrefois, à leurs dates prévues par le calendrier, toutes les frairies.

Son nom lui venait de ce qu'il fabriquait et vendait des espèces de gâteaux, énormes mais soufflés et légers, comme vernis à l'extérieur par un beau caramel, que l'on appelait autrefois des « canôles » et plus souvent encore des tortillons à cause de leur forme en torsade.

Tortillon, têtue comme un âne, grand et sec comme un coup de trique, était un gueulard de première, comme en produit pas mal cette région de la Dordogne.

En le voyant, près de son dérisoire magasin de gâteaux en plein vent, la lampe à acétylène toute prête pour la soirée qu'il entendait bien passer là, je me souvenais qu'il s'était déjà illustré, pendant la guerre de 14-18, par ses discours patriotiques, car son âge déjà avancé ne lui avait pas permis de partir au front où il avait, du reste, plusieurs de ses enfants.

Un dernier né, venu sur le tard, lui était arrivé, tout juste à point, comme pour le récompenser de ses sentiments de bon Français, le 11 novembre 1918. Le vieux Tortillon avait exigé alors de la mairie, et probablement même du curé, que l'on donnât à l'enfant, à côté de son patronyme qui était, si je me souviens bien, Régnier, le nom simple et pas compliqué du tout de « Georges Clémenceau, Père la Victoire, dit Tortillon »...

Il était donc là, « pinqué » auprès de sa boutique, sa toque de pâtisseries un peu fripée comme lui, mais bien plantée sur sa vicille tête.

Quand l'enterrement arriva juste à son niveau, il enleva la toque blanche d'un geste noble.

Comme nous n'étions pas très loin de lui et qu'on marchait forcément lentement, il me sembla voir pleurer ce vieux patriote fantasque, qui contemplait dans le cercueil de chêne clair traîné par le corbillard du village, sous un drapeau tricolore, le passé de son pays qu'on allait enterrer.

*
**

Le soir, chez mon voisin Pasquétoù, où j'étais allé comme d'habitude passer la veillée, on parla évidemment du capitaine, de sa carrière sans gloire, mais bien méritante, de bon paysan arrivé quand même.

Au moment de nous quitter pour aller dormir, le vieux Pasquétoù, voûté et ridé comme une « sorbe » marron clair qui a passé tout un hiver à mûrir sur la paille, le vieux Pasquétoù, avec tout un coin de sa moustache kaki qu'il rongait constamment en la mettant machi-

nalement avec sa main droite entre ses dents, le vieux Pasquétou, qui avait fait, pas exprès bien sûr, toute la guerre, la Grande, comme poilu de 2^e classe, de l'Hartmannsweilerkopf à Verdun, avait tiré sa conclusion à lui, alors qu'il n'avait peut-être pas dit trois mots de toute la soirée :

« Eh bé ! moi, je pense que Lastouillac, le voilà bien tranquille maintenant ! Il est mort de la poitrine ! Pour un capitaine c'est un peu couillon, si vous voulez ; mais avec tout ce que l'on voit au temps d'aujourd'hui, avec notre chef de Verdun qui se dégonfle devant les autres salauds à qui nous avons foutu ensemble une si belle tripotée, et avec tout ce qu'on n'a pas fini sûrement de voir encore.... il n'est pas tellement à plaindre, non !... Et si, maintenant, en plus, les militaires de carrière se mettent à mourir dans leurs lits, comme les notaires, je pense que les civils seront obligés bientôt de remettre tout seuls les choses en train... »

Rentré chez moi, je m'étais allongé sur mon lit, sans trop avoir envie de dormir.

Le capitaine Lastouillac et l'oraison funèbre du vieux Pasquetou glissèrent dans ce trou noir où l'on plonge quand on quitte chaque nuit le domaine éclairé où l'on vit lucide depuis le matin.

Mon esprit en veilleuse dans mon corps assoupi ressassait confusément les soucis quotidiens de l'époque troublée que nous vivions, et il pouvait bien être vers les deux heures du matin lorsque trois coups frappés dans le vantail de la porte de derrière la maison, celle qui donnait sur le jardin, me firent sursauter.

Avec les Frisés qui étaient venus s'installer dans la région depuis le début du mois précédent, nous dormions tous légèrement dans le village, les jeunes hommes surtout.

On « les » avait vu arriver avec terreur et on avait vite camouflé dans toutes les maisons les trophées de 14-18, les bérets bavarois à la cocarde noir, blanc, rouge, les casques à pointes, les ceinturons aux boucles d'acier frappées de l'aigle impérial que nos pères avaient ramenés autrefois de « leur guerre » et que l'on avait conservés depuis la dernière victoire.

« Ils » n'avaient même pas eu besoin chez nous, après l'invasion de la zone Sud, de se servir de leur politesse glacée. Ils ne pensaient qu'à une chose : raffer des hommes pour les envoyer dans leurs usines où l'on fabriquait des obus à renvoyer chez nous et où l'on recevait les pelots lâchés des avions anglais et américains.

Dans certaines localités, ils avaient même déjà ramassé et exécuté très vite des otages, pour se venger de ce que les gens de par ici n'étaient pas assez gentils avec eux...

Les trois coups frappés à la porte étaient suffisamment impérieux pour me faire sauter de mon lit. Aussi j'allai prudemment, sans allumer, à tâtons, vers la porte du jardin que j'entrebâillai sur la nuit extérieure très noire, sans lune.

*
**

La lueur d'une petite lampe électrique, au verre badigeonné de bleu, me fit deviner dans la silhouette qui la portait, un homme du pays.

Il n'entra pas dans la pièce dont je lui offrais l'accès; mais me prenant fermement le bras qui s'appuyait au chambranle, il m'attira vers lui rapidement, après avoir éteint sa lampe, sans que je puisse identifier son visage.

Il me dit à voix très basse, si près de moi que je sentais son souffle sur ma figure :

« C'est moi, Crouzal. Habille-toi vite. Mets une veste chaude et tes souliers de chasse ou des sabots. Prends ton fusil, un revolver, si tu en as un, et n'oublie pas de prendre aussi toutes tes cartouches. Quelques camarades t'attendent déjà chez moi dans mon garage; tu vas aller te mettre avec eux dans la camionnette... Le moment est venu de faire quelque chose... mais je t'expliquerai mieux plus tard... Prends encore une couverture, une cuillère, une fourchette et un couteau, un gobelet aussi. Et en vitesse; on n'attend plus que toi... »

Je ne m'étais pas encore tout à fait réveillé et j'étais complètement ahuri d'avoir vu surgir ainsi de la nuit M. Crouzal, dont j'avais effectivement reconnu la voix.

Lui m'avait quitté déjà, aussi vite qu'il était venu, glissant sans bruit dans l'obscurité dont il était sorti.

Je ne pensais même pas à me poser de questions, ni à réfléchir plus avant.

Les mots avaient été si brefs, avec une telle tonalité de commandement dans la voix, que j'avais obéi instinctivement et rassemblais déjà mon équipement.

Je n'avais jamais soupçonné jusqu'ici chez le receveur des Indirectes, petit, maigre, noir et sec comme un pruneau, une telle autorité.

C'était Crouzal pourtant, qui m'avait tiré de mon demi-sommeil et m'entraînait après lui, le petit « rat de cave » du village. Il avait dit les mots attendus par plusieurs d'entre nous parmi les jeunes, qui savions bien, qu'il faudrait remettre ça un jour.

*
**

Depuis des jours et des jours, en effet, on ruminait ce que l'on pourrait faire pour essayer de changer quelque chose à la situation et pour éviter de se faire « piquer » par les Boches.

Chacun y pensait pour lui seul; mais des uns aux autres, dans un village où l'on se connaissait tous depuis la naissance, on avait aussi discuté pas mal, avec prudence cependant, car il y a partout des gens plus ou moins décidés et plus ou moins francs du collier. Certains d'entre nous, qui avaient déjà à l'époque où nous allions encore à l'école la vocation de jouer toujours les traîtres ou les gendarmes, ne risquaient pas de recevoir les confidences de ceux qui pensaient à « résister ».

Le mot commençait à devenir à la mode; mais il portait en lui-même pas mal de danger, et le prononcer en public était déjà un peu comme si l'on s'était promené avec une grenade dégoupillée ou une bombe non explosée récemment tombée dans un champ.

En ce qui me concernait, j'étais tout disposé à prendre les bois. J'en avais rêvé plusieurs nuits durant.

Je me demandais cependant comment il faudrait faire pour trouver les autres; car partir seul du village, ça ne rimait à rien de sérieux.

Je souhaitais chaque jour, depuis plus d'un mois, que surgisse le chef, celui que l'on attend toujours dans les circonstances graves, pour vous dire : « Ça y est, c'est le moment, on fonce... Je vais vous dire comment il faut faire... »

Maintenant que celui que j'attendais était venu, que j'avais écouté ses premiers ordres, que j'avais rassemblé mon barda dans la cuisine de la maison où je vivais seul depuis la mort de mes parents et qu'il fallait partir, je me trouvais tout bête.

Comme pour ces sorties de chasse ou de pêche, comme pour ces excursions prévues pourtant assez longtemps à l'avance et pour lesquelles on se lève au tout petit matin, à une heure inhabituelle, j'étais là maintenant, la bouche amère de mon sommeil interrompu, l'estomac serré et le ventre un peu relâché, avec quelques petits frissons difficiles à réprimer.

Un coup d'œil sur mon chez moi, le reverrai-je un jour ? Ça y est... en avant...

Je sortis et pris par le jardin qui était mitoyen de celui de Crouzal, autant pour ne pas sortir par devant, sur la place, que parce que j'avais réalisé que la grande porte du garage chez lui devait être fermée.

En dix pas, je fus à la petite porte sur le côté. Un coup de lumière indécise dans l'obscurité du local où se trouvait la camionnette (la lampe au verre peint en bleu qui m'attendait et me guidait sourdement).

Attrapé par quelques mains, je fus hissé dans la fourgonnette et complétais son chargement en m'installant sur un bout de banc, contre l'un des jeunes gens du village, qui se serra pour me laisser la dernière place.

Crouzal, sa lampe électrique à la main, se guidant par petits coups de faisceaux de lumière atténuée vers la grande porte du garage, l'ouvrit à deux battants, sans bruit.

*
**

Le moteur, qui tournait déjà au ralenti, accéléra doucement en marche arrière.

La place du foirail, avec ses odeurs de marchés à cochons, les poutres de bois et les roues du charron que l'on devinait amoncelées dans un coin, le ruisseau où les laveuses se réunissent la journée pour les lessives et des caquetages sans fin, martelés par le bruit des battoirs sur les linges tordus tout mouillés, était moins obscure que l'endroit d'où nous sortions.

On pouvait la traverser sans allumer les phares de la voiture.

Crouzal ferma la double porte massive rapidement, mais sans précipitation. Il sauta en voltige dans la camionnette, qui roulait déjà, et prit place sur le siège avant, à la droite de celui qui conduisait.

La recette des Indirectes et ma maison, voisines, donnaient sur le foirail, à l'entrée du village, et nous fûmes tout de suite dans la campagne.

Le chauffeur accélérait maintenant à fond et nous montions la côte raide qui amorce la route de Vergt.

Nos yeux s'habituant à l'obscurité, nous voyions le clocher du village, de notre village, à mesure que nous montions, surgir des maisons et des arbres, éclairé par cette émanation curieusement semi-lumineuse de la rivière et du canal latéral à la Dordogne, qui semble atténuer l'obscurité, même par les pleines nuits sans lune.

Nous étions là dans la camionnette sans parler, un peu comme en 39, quand nous avons pris notre premier train pour le front.

Je sentais contre ma jambe gauche la crosse du fusil de mon voisin.

C'était Rebeyrol, du même âge que moi, avec qui j'accumulais les souvenirs. On avait été à la Maternelle faire des bâtons ensemble, puis à la Communale où nous avons passé côte à côte le certificat. Nous avons fait, aussi peu sages l'un que l'autre, notre communion solennelle la même année, puis la confirmation.

Même classe, même contingent, même conseil de révision. « Bon pour le service » tous les deux ! et hop : dix-huit mois à Angoulême, dans la musique, pour laquelle nous avait préparés notre vieux maître d'école, le père Lignac.

En septembre 39, on s'était encore retrouvés comme par hasard au 108^e d'infanterie et, au mois de mai suivant, pour la grande marche en arrière qui nous avait ramenés, clochards démobilisés, au village.

« Alors, qu'en disé ? » me glissa-t-il à l'oreille quand nous eûmes fini de monter la rampe et que le bruit du moteur fut devenu plus doux. « Encore une fois qu'on va faire les couillons l'un à côté de l'autre ! Ce coup-là, nous ne l'aurons pas volé ! ... »

Rebeyrol était un gars très costaud, aux joues rouges, un peu chair à saucisse, comme en ont souvent les bouchers de village.

Il tenait dans le pays la réputation d'un casse-cou, d'un bon vivant coureur de cotillons. C'était une sympathique forte tête.

Il ne pouvait, à notre époque où peu de jeunes gens parlent encore le patois, qui ne subsiste que dans le fin fond des campagnes, s'exprimer sans mélanger exprès son français d'expressions du cru, qui venaient dans ses récits, comme les truffes de chez nous donnent du parfum aux pâtés, relever le ton de sa conversation.

« N'avén pas feni d'en veyré !... » Il avait bien raison, Rebeyrol. Nous n'avions pas fini d'en voir, car ça ne faisait que commencer !

En face de moi, Champagnac, le fils du marchand drapier de la rue Sainte-Colombe, principale rue du bourg, qui était instituteur dans le Sarladais, mais en congé de disponibilité depuis la guerre, semblait rêver.

Il ne disait rien et avait le maintien de celui qui n'a pas envie de parler.

C'était un garçon doux et timide, tellement qu'on se demandait comment il faisait pour se faire écouter dans sa classe par les élèves turbulents et expansifs de nos campagnes.

On disait même « qu'il était fier », ce qui veut dire chez nous qu'il était conscient de la supériorité que lui conférait sa situation et ne se commettait pas avec tout le monde.

En réalité, c'était la crainte qu'il avait d'aborder les gens et même de répondre à leurs questions qui lui donnait son allure réservée.

Pour le moment, il ne cessait de regarder par l'entre-bâillement de la bâche arrière. Il ne voyait sûrement rien du paysage tout cotonné de nuit, ni même de la route sur laquelle notre guimbarde faisait gicler les pierres. J'avais l'impression que Champagnac avait un peu peur et qu'il se donnait une contenance.

*
**

« Qui sont les autres ? demandai-je à Rebeyrol.

— Müller, Caminade, Farganel et le petit Cénangle. Je n'ai su qu'hier que tu en étais aussi. Crouzal s'occupe de la chose depuis longtemps, mais surtout depuis le mois dernier. C'est un drôle de dur sans avoir l'air ! Il m'a contacté le premier, tout doucement au début, et puis il m'a exposé son plan. Comme il va tous les dimanches à la messe et que c'est quand même un monsieur, j'aurais tout parié qu'il était pour ces putains de vychistes.

— Il n'a pas été officier pendant la guerre ?

— Si..., capitaine de réserve, je crois.

— Et les autres, tu savais qu'ils en étaient ?

— Seulement depuis hier. Crouzal est venu m'en parler, et c'est à ce moment qu'il m'a demandé si on pourrait t'emmener... »

Je serrai la main de Rebeyrol dans l'obscurité et il me donna une bourrade de son coude droit dans les côtes :
« Viel azé, vaï ! »

Nous étions maintenant sur le plateau, en plein bois de châtaigniers, et le ronronnement du moteur se faisait monotone.

Dans un des coins profonds de la camionnette, un bruit de bouteille qu'on sort d'une musette et qui cliquette contre des objets durs en métal, cuillère, fourchette, couteau, un bruit que connaissent bien tous ceux qui ont été soldats.

Un bouchon qui grince en tournant dans le goulot et qui fait « blouc ». Un glouglou scandé par de bruyantes déglutitions et entrecoupé à chaque reprise de la respiration, de profonds soupirs de satisfaction; c'est Caminade qui s'envoie un coup de rouge.

Caminade, qui n'est pas un ivrogne, en ce sens qu'on ne l'a jamais vu saoul, est un champion du vin rouge.

Il a une bonne bouille bien réjouie sur un corps bien rond, mais bâti en force.

Une loupe sur le côté gauche du front lui donne un petit air comique, qu'il exploite au maximum pour faire rigoler le monde.

Caminade, malgré ses allures de clown, est un bonhomme entièrement sérieux dans son métier de chef cantonnier, et c'est sûrement pour cela que Cruzal l'a emmené; il connaît toutes les routes et tous les sentiers du pays, loin autour du chef-lieu de canton, dans le détail.

Après un dernier « ah ! » de satisfaction, il passe la bouteille à son voisin, à la mode paysanne qui veut que l'on régale les autres après soi.

« T'es pas cinglé ?... à trois heures du matin ?... Tu crois qu'on va chercher les champignons dans les bois ?... »

C'est la voix de Farganel, le garçon perruquier. Il est grand, brun, avec une raie bien tracée, comme se doit un « pommadin », sur la gauche de ses cheveux bien plaqués. C'est le gars distingué du village, fier de ses costumes, de

ses cravates qu'il exhibe le dimanche et de sa réputation de coq auprès des filles.

« Bon... bon... ça va... » Caminade, pour éviter d'autres refus et parce qu'il sent aussi que la première giclée a glissé déjà dans les profondeurs, se sert à nouveau une bonne régalade de « vin de noâ », âpre, gros, violet et fruité, que l'on récolte dans le pays.

*
**

Maintenant, on parle tous plus facilement, plus haut et presque tous à la fois. On commencerait même à crier.

« Mille dieux, dit Farganel, le garçon perruquier, j'ai oublié mon peigne !... »

On s'esclaffe dans le noir. Rebeyrol réplique :

« Et moi j'ai oublié mon tranchoir ! Mon vieux, le premier Boche que je capture (sic), je te le dépèce et je te l'ouvre en deux comme un veau. Je lui enlève la peau du haut en bas... »

— Dis donc, fait Champagnac, de sa petite voix douce et timide, — le voilà qui devient hardi maintenant et d'entendre ses propres paroles ça doit le rassurer un peu — dis donc, Rebeyrol, les veaux que tu égorges, ils ont des mitraillettes et des grenades d'habitude ?... »

Tout le monde rigole encore un bon coup. Müller, dans son coin opposé à celui de Caminade, a sorti son harmonica et le voilà qui, en sourdine, se met à jouer « Mon beau sapin ».

Crouzal, de son poste avant, tape sur la cloison de la cabine et par la lucarne de communication dont le mica est brisé nous prie fermement de « fermer nos gueules ».

« Eh là ! doucement, vous autres. On n'est pas ici pour « faire les Jacques » ! Si vous vous mettez déjà à brailler comme des ânes, on ne tardera pas à se faire repérer ! »

Juste à ce moment, comme un fait exprès, et pour donner raison au chef, arrive à notre rencontre, dans une ligne droite, un phare de motocyclette... Un Frisé ?...

« Aplatissez-vous tous derrière », souffle Crouzal (qui lui aussi doit se mettre en boule sur le siège avant) à travers le fenestrou de mica cassé.

Le chauffeur éteint ses phares carrément. Il écrase son accélérateur, et la fourgonnette fonce en vibrant de toute sa ferraille, dans un cliquetis de soupapes, sous le faisceau lumineux de la moto, qui avance vers nous en sursautant verticalement, à cause des cahots de la route.

Nous manquons caramboler l'engin. On le dépasse. On revient brutalement sur la chaussée, quittée un instant, dans un roulis sensationnel, et nos lumières se rallument.

« C'est le curé Francès, dit Crouzal calmement, se retournant à nouveau vers notre chargement. Il revient sans doute d'apporter le bon Dieu à un malade de Pezuls ou de Tressignac. Le curé Francès est un bon type; je sais qu'il est avec nous. Mais attention, vous autres, fini les gueulantes, vous m'avez compris ? Et toi, Caminade, ménage ton vin rouge, car il n'y a pas beaucoup de vignes du côté où nous allons. »

On n'a plus envie de brailler maintenant.

On rit quand même doucement, en sourdine, pour ne pas avoir trop l'air d'avoir la trouille... et le chargement des « braves décidés à tout » continue son chemin brinquebalant, sur la route départementale caillouteuse, au milieu des bois sombres de châtaigniers.

Il était encore nuit très noire quand nous arrivâmes à Tressignac, à douze kilomètres, au nord, sur les coteaux.

On traversa le hameau endormi, tout englué de la boue rougeâtre des dernières pluies d'été et drapé de ce brouillard léger, qui ne se dissipe qu'avec le premier soleil de la matinée.

On le traversa et dépassa de deux bons kilomètres sur la route de Liorac; puis on prit un chemin de terre qui donnait à angle aigu sur la droite, très cahoteux, car il se déroulait sur des rochers plats affleurant juste la surface du sol.

Les ronces des haies qui n'avaient pas été taillées depuis très longtemps et envahissaient le chemin presque jusqu'en son milieu griffaient les bâches de la voiture, après avoir donné des gifles dans le pare-brise.

Un bon petit quart d'heure de cahots, puis un coup de frein amorti, et le moteur coupé tourna deux ou trois fois en retours au carburateur, car il avait chauffé pas mal tout au long de ce parcours, presque tout le temps en montée depuis notre départ du village.

Champagnac, l'instituteur, sauta le premier, comme il se serait parachuté d'un avion en plein vol. Je le suivis et les autres à chacun leur tour.

Caminade, en sautant, cogna son litre contre le plancher de la voiture. Ça le fit jurer, malgré qu'il n'en restât pas beaucoup dans la bouteille.

Rebeyrol se crut obligé de prononcer un mot historique, en mettant le pied sur le théâtre de nos futurs exploits : « Putain de moine ! ça va barder drôlement dans quelques jours... A nous les Fridolins ! »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 SEPTEMBRE 1955
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DES ÉDITIONS BIÈRE
BORDEAUX (FRANCE)

N° 493 imprimeur — Dépôt légal : 3^e tr. 1955. — N° 149 éditeur.

Bookkeeper
pebr
desaciffie 2008

Bookkeeper
pebr
desaciffie 2008

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

